

le persil

Journal inédit, le persil est à la fois parole et silence. Ce numéro double est une carte blanche offerte par Marius Daniel Popescu à Heike Fiedler, auteure poétesse performeuse. Il coûte :

10 CHF ou 8 Euros

W O
here

nanu nano nouvelles

D é p a r t

*T*oucher le papier du bout des doigts.
Faire couler de l'eau pour combler la soif.
Entendre le craquement des heures,
accumulées dans les interstices.

C'est ainsi qu'elle s'imagine
pouvoir surmonter les faits de
la vie, celle qui défile, pen-
dant que les trains traversent
les zones urbaines. Les gouttes
de pluie accrochées aux vitres
se fractionnent au rythme de la
vitesse qui augmente. Les yeux
s'évaporent dans le frottement
du regard contre l'horizon. Le
ciel est mauve à force d'exister.

Dans l'effet stroboscopique
provoqué par le clignotement
des paupières surgissent les
souvenirs du bruit clique-
tant des roues du train sur
les rails, des fenêtres bais-
sées pour se pencher dehors,
des mains tendues dans
l'espace devant soi, vers
l'autre qui attend le départ.

V *ol d'oiseau*

*N*on, elle n'avait pas pu le prévoir. À vrai dire, elle n'y avait même pas songé. Jamais l'idée ne lui serait venue que tout allait se passer ainsi. Elle se rappelait pourtant du premier geste, ou peut-être fut-ce le deuxième. Les choses arrivaient à cause d'un nombre illimité de circonstances. Elle préparait son sac et y fourra l'objet qui allait devenir l'outil de l'action à accomplir. Peut-être que ce serait la dernière. Elle aurait pu se taire, elle aurait pu rester, elle avait décidé de partir pour qu'advienne ce qui allait advenir. Il était impossible ne pas se sentir concerné, impossible de rester intangible ou de faire comme si on pouvait tout oublier. Le monde autour perdait sa consistance. Elle-même quittait la sphère des hypothèses et entrait dans l'espace de leur rencontre. Il était trop tard pour reculer. Et si tout s'avérait être inutile ? N'importe, il fallait y aller. Au loin, on voyait la lune pleine et perdue dans le ciel. Elle était presque arrivée, quand tout prit une tournure imprévisible. Elle entendit un cri, puis des voix et des agitations.

C a u s a l i t é

C' est à cause de la pluie. C'est à cause du bruit de la pluie qu'elle regarde par la fenêtre dans la journée grise du début de l'automne. C'est à cause des rails de tram glissants et des bords tranchants des trottoirs qu'elle ne sort pas. Donc elle reste et se demande jusqu'à quand la pluie va tomber. C'est à cause de la pluie que l'air est humide. C'est à cause de la main que les mots laissent des traces sur la page. C'est à cause de la langue qu'elle cherche des mots. C'est à cause de la causalité. C'est à cause de la chaise ou à cause d'autre chose et si elle a faim, c'est parce qu'elle n'a pas mangé. C'est à cause de la cigarette que l'eau est devenue imbuvable. C'est à cause du cendrier qui n'était pas à sa place. C'est à cause de la pluie que le temps n'avance pas. C'est à cause des

mots que le temps s'étire jusqu'à l'infini, que la pluie a cessé, que la nuit est tombée. C'est à cause de la nuit qu'il fera jour demain. C'est à cause du dehors qu'elle est dedans. C'est à cause du dedans que les choses se passent. C'est à cause de l'autre langue que les sons se mélangent, que les frontières perdent leur nécessité. C'est à cause du vent que l'idée s'envole. C'est à cause de la pluie qu'elle pense à la neige. C'est à cause de la neige qu'elle ne pense à rien. Le rien est un concept conceptuellement anti-plein. Il n'y a rien à gagner, rien à perdre. Malgré la pluie, malgré la nuit, malgré l'eau, malgré le temps, malgré le frigo, malgré le rien, malgré soi, malgré le fil perdu, elle s'en va. Elle doit juste s'habiller, à cause de...

Des histoires pas comme

les autres

Elle n'a pas ouvert ses veines pour signer avec de l'encre rouge. Elle enfonce la brosse dans le trou des toilettes remplies d'un liquide bleuâtre. Pour que les croûtes disparaissent et les traces de l'urine. Elle part de là, adios. Après, elle joue aux cartes et tire le valet : elle ne voulait jamais être reine. Son délit s'affiche au grand jour, au revoir. Elle n'a pas fonctionné comme il faut fonctionner pour que tout marche comme prévu. Elle n'a pas fait ce qui était attendu et n'y a pas donné suite non plus.

Admettons qu'elle parte dans le Sud. On ne peut pas espérer que tout s'arrête avec un seul changement. Ce n'est pas en pensant au soleil qu'il va faire plus chaud dans les alentours. En attendant, elle aime la nuit, sur la table la machine à écrire. Elle glisse la langue le long du ruban, les signes s'impriment dans son corps. Elle rêve d'un grand incendie, mais au lieu d'appeler les pompiers, elle prend du papier et se mouche. Il ne faut pas avoir une raison pour tout. C'est en traversant un tunnel que la chose advient.

Un courant froid rentre par la fente au-dessus de la fenêtre. Elle y colle un bout de carton et admet d'avoir peur du rien. Ce n'est pas comme la peur de mourir. Ce n'est pas comme la peur du manque. Du manque d'argent ou du manque de drogue, du manque de sommeil ou d'amour. Le manque d'amitié, le manque de nourriture, le manque de travail ou de l'eau.

Un oiseau s'envole dans le vent. Le matin appelle le jour qui appelle à la vie devant elle se lève. Les genoux sont faits pour écrire debout. Le soir, elle embrasse le soleil.

Contribution pour un projet d'Alain Freudiger autour de la thématique du Bestiaire. Oeuvre présentée à la Médiathèque du Mont. Avec les textes de: Nicolas Carrel, Alain Freudiger, Heike Fiedler / musique: Luc Müller, Marcin de Morsier.

T c h a t - r o o m

Proverbes autour du chat et détournements

Avoir un chat dans la gorge : être enrôlé ; *propre comme une écuelle à chat* : très propre ; *une toilette de chat* : nettoyage rapide et sommaire ; *acheter chat en poche* : sans vérifier l'état de la chose ; *appeler un chat un chat* : appeler les choses par leur nom ; *avoir d'autres chats à fouetter* : d'autres sujets de préoccupation ; *il n'y a pas de quoi fouetter un chat* : la faute n'est pas grave ; *donner sa part au chat* : abandonner sa part ; *écrire comme un chat* : écrire d'une façon illisible ; *emporter le chat* : quitter en secret ; *éveiller le chat qui dort* : réveiller un danger par imprudence ; *jouer au chat et à la souris avec quelqu'un* : faire semblant de perdre alors qu'on est certain de gagner.

Depuis qu'elle avait avalé le chat, sa voix était étrangement enrôlée. Il n'y avait rien à faire : quelque chose la chatouillait à l'intérieur de la gorge. Peut-être était-ce la queue du chat qui touchait ses cordes vocales. Elle ne savait pas très bien d'où cela venait.

Quant à son environnement, il était parfaitement propre et en ordre, comme l'écuelle, abandonnée au coin de la pièce. D'autres auraient dit une toilette de chat, au vu du rangement rapide et sommaire, mais avait-on toujours envie de vérifier l'état des choses, comme s'il n'y avait pas d'autres sujets de préoccupation.

La faute n'était pas grave, il fallait même admettre qu'il n'y en avait pas. Toutefois, elle aurait partagé même son lit pour qu'il quitte sa gorge, fût-ce à grand fracas ou en secret. Elle ne voulait plus emporter le chat partout où elle allait. C'est alors qu'elle se mit à tousser, espérant qu'il comprenne et s'en aille. Elle avait bien d'autres chats à fouetter.

Se serait-il introduit dans sa gorge dans le but de se cacher ou voulait-il simplement jouer au chat et à la souris ? Il aurait pu le lui demander plus simplement, au lieu de s'y prendre de manière tellement incompréhensible. On aurait dit qu'il craignait de réveiller un danger par imprudence. Peut-être était-ce sa manière de faire semblant de perdre, tout en espérant gagner, une entrée gratuite par exemple.

Elle se souvint alors de Guillaume Apollinaire : « Je souhaite dans ma maison : / Une femme ayant sa raison, / Un chat passant parmi les livres, / Des amis en toute saison / Sans lesquels je ne peux pas vivre. » Voilà. Au lieu de tousser pendant des heures, elle aurait pu penser plus tôt au fait que les chats aiment les mots. Pas plus tard qu'hier, son chat s'était promené dans les rayons de la bibliothèque, entre Deleuze et Apollinaire justement.

Il était alors possible qu'il soit rentré dans sa gorge par erreur, ayant confondu sa cavité avec un tchat-room. « Autant en profiter au lieu de tousser », pensa-t-elle, grâce au chat dans la gorge, malgré Apollinaire, malgré Chris Marker*.

* Cinéaste. Le film *Chat écoutant la musique* fait partie de son Bestiaire personnel.

Creuser le sol

Creuser le sol, s'enfoncer dans la terre. Dehors, les bruits se mélangent. Quelque part un son familier. Fermer les yeux et continuer. La vision penchée côté sud. Le regard ne se couvre pas de mousse verte ; une idée traverse l'atmosphère.

La fenêtre est restée ouverte sous la pluie. C'est par là qu'il est entré. Il lui prépare un thé vert à la menthe. Debout dans l'air frais qui circule dans la pièce, elle regarde en direction de la mer. Le temps a passé : il est impossible de retrouver le début.

Creuser plus loin, échapper. Ne pas rester bloqué. Ne pas étouffer. Pourtant vous tournez vos têtes par milliers, mais personne ne voit les jambes qui dépassent. Les jambes des enfants morts sur les chantiers des banlieues. Corps blessés sous l'impact de la réalité.

Elle prend un tas de papier. Elle prend une pelle pour travailler. Un tournevis pour desserrer. La peau comme parchemin. Comme fossile de nos actes inconscients. Comme dernier support pour crier. Raconte-moi une histoire, je veux bien.

Il était une fois et cela se passait. Elle avait confondu la lune avec une ampoule sur l'aile de l'avion, même si le ciel n'était pas vraiment noir. Dans l'air flottaient des choses invisibles.

Quand elle a un peu de temps, elle ne fait rien. Les jours passent et elle passe ses journées à penser à ce qui n'arrive pas. Elle mélange les pigments et les applique sur les barres du balcon. Elle n'assume pas la liberté qu'on lui a construite, alors qu'on interdit aux autres de s'asseoir au soleil.

Un jour, un géant est tombé dans le jardin de sa voisine qui y dormait parfois en été. Il est tombé, il est resté et l'on aurait pu soupçonner un acte prémédité. À présent, le géant est fatigué à force de remuer ses outils pour achever au mieux son installation qu'il aimerait définitive. Il ouvre sa boîte à rangement et il range sa voisine dedans. Au grand plaisir de l'environnement, content que plus personne ne soit assis par terre.

Il ne faut pas être nomade dans un lieu où les maisons poussent avec des racines, il ne faut pas vouloir voler.

Assis sur la gouttière, un pigeon laisse tomber sa proie. Rien ne rime plus à rien. La liberté est un acte poétique, comme la terre sur laquelle elle pose ses pieds nus. Il est impossible d'éviter les débris de verre, mais vous criez que cela ne dépend que d'elle-même de ne plus se sentir obsédée par la peur de se couper. Devrait-elle mieux préparer le futur au lieu de se perdre dans des futi-
tés ?

Elle se penche sur la question. Un décrochage se produit dans un endroit à peine perceptible, à peine localisable. Quelque chose est arrivé au point de la décadence. Rêver d'insectes ne signifie pas l'arrivée du printemps. Elle cherche un coin pour dormir et tout ce qu'elle trouve est l'herbe dans laquelle il est interdit de se coucher. Ne touche pas à mon gazon. Tant pis.

R a y o n n e m e n t

Le vide

Circonstance :

Quand le vide approche, il se prépare à le remplir. Le vide est différent du silence. Le silence n'existe pas. Le vide, c'est l'absence de vie. Plus de sons, plus de bruit, plus de souvenirs. L'interruption de la continuité. Ainsi du moins était le vide qu'il avait rencontré durant les jours du coma. Des jours au nombre de six, un nombre bien concret. Le concret ne faisait pas partie de son combat avec le vide. Il n'y avait rien de saisissable, juste cette concentration extrême pour retenir le corps qui voulait s'échapper de lui-même, ce corps qu'il s'efforçait de ramener à la surface. Il essayait d'éviter que le corps tombe dans les profondeurs, même si le vide se répandait de manière non-directionnelle.

Il ne lui cédera pas la place. Il s'accroche à n'importe quoi, surtout aux gens autour. Ne partez pas ! Ne fermez pas la porte se ferme. Dans son immobilité apparente, il emprunte le chemin en sens inverse de la perception sonore. Il passe par la fenêtre ronde. Il passe par l'ovale et contourne l'enclume, l'étrier et le marteau. Il perce le tampon du dedans pour maintenir les connections. Le trou dans la membrane est assez grand pour voir la lumière à travers. Sans se retourner, il sort de l'oreille et va à la rencontre du bruit. Il sait qu'il faut rester sur ses gardes, car le vide se déguise trop souvent. C'est pour cela qu'il passe inaperçu. C'est en cela que consiste la difficulté. Il ne sait pas par où il arrive. Eux ne le savent pas non plus, sinon ils l'arrêteront. Il pourrait essayer de le surprendre en faisant semblant de dormir. Le vide s'introduit dans le sommeil pour lui donner une allure éternelle. Donc, il ne faut pas s'endormir. Surtout pas.

Événement :

Elle s'était munie de son Orlow 1174 géant triangulaire pour affronter le vide. Il était de plus en plus difficile de le cerner. Il changeait ses apparences, souvent se donnait l'air d'être plein. Plein de biens, plein d'argent, plein de temps, plein de projets, plein de travail, plein de volonté, plein de plans, plein de vacances, plein d'enfants, plein d'actions, plein d'avions, plein d'amour, plein d'intentions, plein de rêves, plein d'essence, plein d'énergie, plein de santé, plein de nourriture, plein de volonté, plein d'enthousiasme, plein de mots, plein d'informations, plein de loisirs, plein de dates, plein de rendez-vous, plein d'occasions, plein d'espaces, plein de magasins, plein de voitures, plein de ressources, plein la gueule, plein de profit, plein de succès, plein d'envie. Néanmoins, elle l'avait reconnu et avait réussi à tracer un trait en plein milieu du blanc. Heureusement, personne n'avait détecté son Orlow 1174 géant triangulaire lors des fouilles à l'entrée et elle pouvait continuer sa route, aussitôt la vérification de ses papiers d'identité biométriques terminée.

*E*lle est tétanisée à force de ne pas avoir attendu le lendemain. Celui où la vie aurait pu prendre un autre tournant. Le soleil était presque haut dans le ciel. Les voitures diffusaient du gaz carbonique, quelques touristes fusillaient l'air pour faire rentrer des images dans l'œil du cyclone. Un cygne attrapait des miettes de pain éparpillées dans la lumière du soleil en reflet à la surface de l'eau. Le mur donnait un appui à son dos, pendant que les feux passaient au rouge sur le pont. Elle aurait pu être plus précise, au lieu d'exprimer des pensées vagues. Elle aurait pu indiquer un point de départ et des unités plus construites, au lieu d'évoquer des endroits qui n'existaient pas. Quand elle était arrivée, elle ne savait pas que se serait pour toujours : le retour n'est qu'une chimère parmi d'autres. Elle est consciente de l'insignifiance de l'instant qu'elle voudrait penser grand. Encore muette, encore aveugle, encore. Encore ceci, encore cela. Attendre que les mots lui viennent à la bouche, que les bulles d'eau se colorient en vert foncé, telles les feuilles du saule penché au-dessus de ses pieds. Elle fait des calculs pour arriver approximativement à un résultat dont le fruit se mesure-

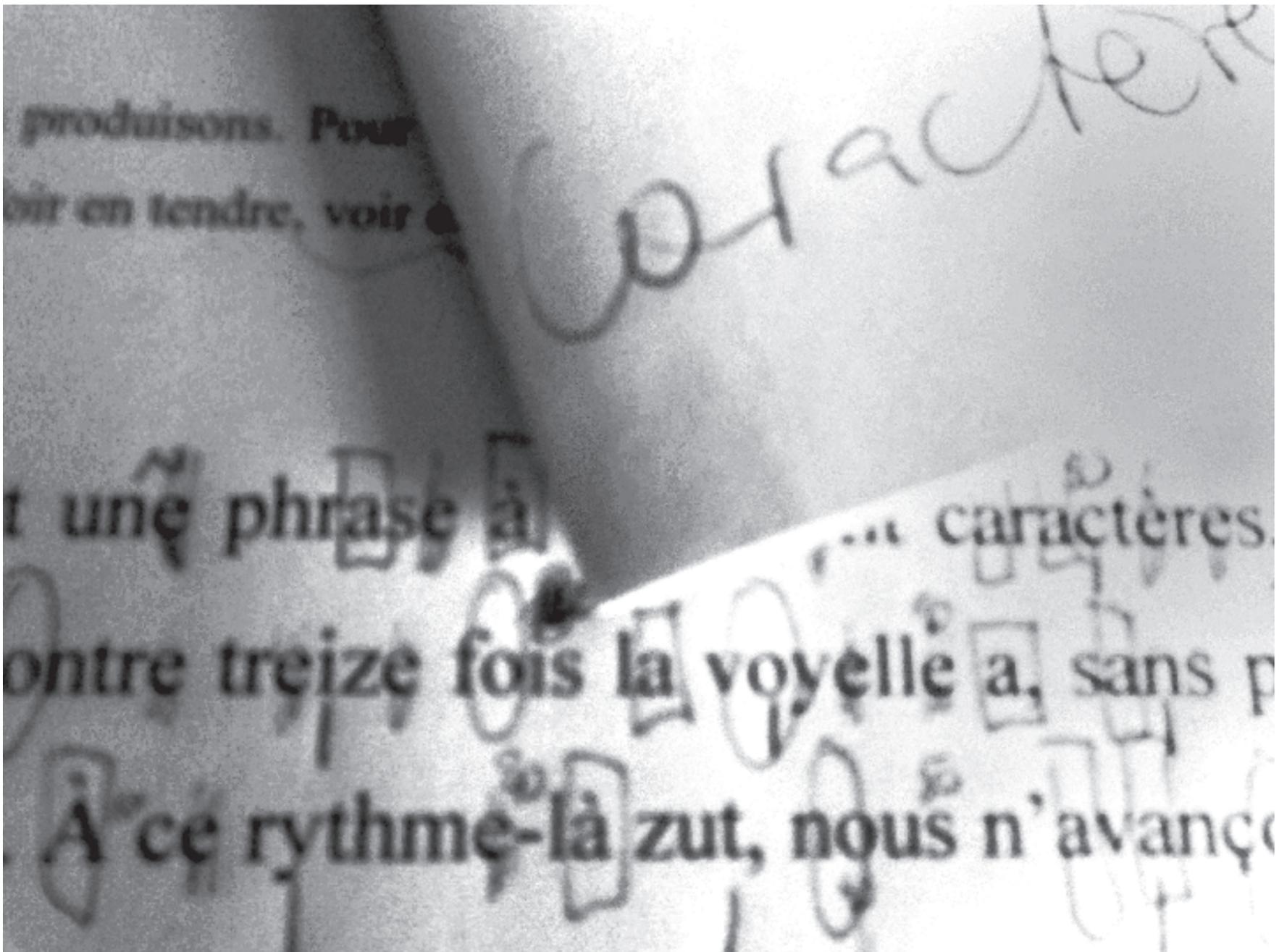
S a n s t i t r e

rait en unités de lignes par secondes. Assise dans la lumière du soleil urbain, elle se dévoile à force de rester immobile, alors que de partout lui arrivent des appels au départ. Faudrait-il se lever et aller à la rencontre des oublis, ceux qui ne sont notés nulle part, contrairement aux péchés écrits dans le grand livre d'or du père fouettard, venu pour te chercher mon enfant, pour t'encercler avec du charbon. Rester, elle le sait, c'est

courir le risque de brûler sa peau. Était-ce judicieux de prendre des risques, de sentir la déchirure? Elle décide alors d'accepter le duel, peut-

être pour y être tuée. Ses mains dessinent des cercles dans l'air, comme si elle effectuait un tournoi d'escrime. Tout cela lui donne un air étrange, mais dans l'action, les apparences n'ont que peu d'importance. Elle voit les sept arbres sur l'île d'en face, dont les racines se perdent dans une dalle en béton. L'eau doit pourtant leur parvenir de quelque part. Elle baisse l'épée lentement. Cela ne signifie ni la perte, ni aucune suite à venir. La lutte s'est achevée en silence. La femme à côté d'elle applique son rouge à lèvres. Dans son miroir dépliant se reflètent les fissures dans le mur derrière.

« **C**eci est une phrase a o e »*



* Espaces compris.

La lettre

Quand elle se lève le matin, elle regarde dehors. Quand elle regarde dehors, elle voit le ciel. Quand elle voit le ciel, elle sait que la journée va commencer. Elle est encore plongée dans la chaleur de la nuit, dans l'écho des rêves oubliés, dans le souvenir d'hier et des autres jours passés. À présent, quelque chose l'attend, une chose apparemment insignifiante : une lettre contenant des bribes de l'histoire dans laquelle elle est impliquée malgré tout. Elle ne le sait pas encore. Elle se lève, se dépêche et cherche ses clés. Un geste maladroit, il faut recommencer : dévisser, verser, remplir la cafetière. En attendant que l'eau remonte, elle passe l'éponge entre les plaques de la cuisinière.

Il aurait mieux fallu rester couchée. Il aurait mieux fallu ne pas lire la lettre qu'elle trouve dans la boîte avant de sortir dans la rue. Il aurait mieux fallu la laisser fermée. Ne pas ouvrir l'enveloppe, ne pas la déplier. Il aurait mieux fallu, mais il est trop tard. Elle glisse la lettre dans la poche de sa veste.

Le tram est rempli à ras bord. Le journal acheté en route n'annonce rien d'étonnant. La récente occupation d'un restaurant vide depuis des années a été évacuée à l'instar de la pratique politique tolérance zéro. Il allait pleuvoir durant le week-end. L'action « rues propres » portait ses fruits, s'en réjouissaient quelques personnages locaux. Un passager dans le tram se plaint des jeunes d'aujourd'hui qui font

trop de bruit selon lui dans le véhicule à deux francs cinquante par trajet demi-tarif pour adulte. La plupart des gens sont branchés sur leurs portables, mp3 ou tablettes de lecture ou lisent des gazettes distribuées à bord. Dehors des panneaux publicitaires.

Elle voit un visage qui regarde par la fenêtre observant ce qu'elle ne voit pas en se demandant ce que l'autre voit au lieu de savoir qu'elle aurait dû se lever et sortir. Elle saute de son siège à la dernière seconde, prend sa veste en hâte, la lettre tombe, la porte se referme, c'est trop tard, elle dit merde, la place est prise.

C'est à ce moment-là qu'elle voit la lettre tombée par terre. Elle la ramasse, malgré l'envie irrésistible de l'ignorer. De toute manière, l'arrêt est dépassé et il faut revenir en arrière. Le décalage temporel est présent à tout instant, l'écriture en est la preuve la plus évidente. Chaque mot contient sa propre suite pour former des phrases alignées sur la page. Aujourd'hui, c'est comme si les lettres refusaient d'obéir, en dépit de leur fonction linéaire. Elle lit en marchant, et à force de lire, l'envie de crier la surprend. L'envie de courir, de se dévêtir, de faire la grève, de hurler ou de s'en foutre carrément. La foudre touche en plein milieu. Les peurs réelles n'ont pas d'abri, les mots vrais ne prétendent pas connaître la vérité. Le fait qu'il pleuve ou non est sans aucune importance. Chauffée par le soleil, la

pluie sur l'asphalte s'évapore et diffuse son odeur douceâtre-goût-de-pierre.

De retour à la maison, elle tourne la clé dans la porte d'entrée. Quelque chose est différent. Quelque chose n'est pas comme d'habitude. L'intérieur semble pourtant inchangé. Les mêmes meubles, le même désordre, la même lumière. La cafetière posée au même endroit, l'éponge est encore brune depuis le matin. Seulement le ciel n'est plus le même et l'ordinateur indique lundi le vingt-quatre, alors qu'elle sait qu'aujourd'hui, c'est mardi. Le verbe ne fut pas au début. Au commencement, c'était un rugissement. Le mot n'est que l'écho de la pensée qui défile à la vitesse de la lumière. Étoile filante tombée sur le support papier. Les arbres fournissent la matière première pour le souffle. Ce n'est pas un hasard, si l'on détruit les forêts partout.

Étant donné qu'elle a lu la lettre, il lui est difficile de faire comme si elle ne savait rien, d'autant plus que la lettre la concernait directement, oui, elle était contenue dans la lettre. Elle était concernée par la lettre dont elle avait déchiré l'enveloppe. Elle avait libéré le contenu de son enveloppe et c'est en l'ouvrant qu'elle-même s'est échappée

de la lettre, si l'on voulait bien admettre que quelque chose de semblable puisse arriver.

Nous aurions bien voulu continuer le récit, mais les traces se sont perdues.

Lorsque le comité d'enquête pénètre dans l'appartement, il le retrouve vide, sans aucun indice expliquant sa disparition. Quelques jours plus tard, elle envoie pourtant un message depuis son ordinateur. Les médecins de l'unité psychiatrique en conclurent qu'elle avait dû être saisie d'une crise de panique à la réception de ladite lettre qui leur avait été transmise, afin de pouvoir établir un rapport entre les divers événements. Comment la lettre leur est-elle parvenue ?

Un employé du bureau des objets trouvés avait remis la lettre que l'équipe de nettoyage de l'espace public y avait déposée après l'avoir ramassée par terre, au lieu de l'envoyer à sa destinataire, peut-être à cause du timbre qu'il aurait fallu payer, peut-être parce que la lettre n'était qu'un objet trouvé parmi d'autres, c'est donc l'employé du bureau des objets trouvés qui avait remis la lettre à la police qui l'avait donnée au comité d'enquête qui l'avait

donnée à l'équipe médicale qui venait tout juste d'analyser le message envoyé par ordinateur.

Elle indiquait ne plus vouloir être dans l'obligation de répondre à des lettres qu'elle ne souhaitait pas recevoir et qui l'obligeaient à dépenser des sommes d'argent qu'elle ne possédait pas, qu'il lui était impossible de classer les événements selon les dates et les énoncés indiqués. Elle n'avait pas de preuves prouvant que l'objectivité contenue dans la chronologie avancée ne correspondait pas à ses souvenirs. Elle y disait son désir de ne plus perdre son temps ni son âme. Dorénavant, elle allait se soustraire à la possibilité même de recevoir du courrier.

Le motif d'une crise de panique semblait définitivement confirmé.

Aujourd'hui, l'enveloppe de la lettre est exposée au Musée d'art contemporain, section « Performances du quotidien ». L'exposition peut être visitée durant tout le mois de mai, une prolongation est prévue jusqu'en juillet. Quant à la lettre, elle a été perdue lors d'un incendie au Palais de justice. Un acte prémédité ne peut pas être exclu.

Ce que nous avons toujours voulu savoir

*f*rançais? oui je parle tu parles elles parlent aussi en allemand oui leur langue oui – elles parlent non je ne suis pas oui – le suisse romand oui ma langue mieux je suis oui mes filles aussi – non avant ne pas tu parles aussi l’anglais oui je parle aussi non ne parlent pas oui – en français oui – il m’arrive de rêver en français non jamais en chinois oui parfois non je ne me rappelle pas dans quelle langue elles rêvent? je ne sais pas oui rêver en parlant oui ma mère parle allemand oui mon père non ne parle pas – mon frère parle mieux l’anglais oui non je ne suis pas – non ne parle pas oui parfois en allemand non oui – je parle plus souvent non je – oui – il m’arrive aussi – oui matantepardon?

D *i* **S** -

C O U R S

Il ne serait pas erroné de croire que j'écris des textes en prose à cause de la poésie. Dans les deux cas, il m'arrive de parler en écrivant ou de lire à voix haute en marchant. Et c'est tout à fait différent. Dans le premier cas, c'est pour donner un tempo, dans le deuxième, pour vérifier la bonne mesure. Même si l'acte d'écrire s'accomplit le plus souvent dans un état de démesure.

« a », le paradoxe

Assis.es sur des chaises devant 3 tables, l'une à côté de l'autre en longueur et au milieu de l'étable, face nord. on entend les voix amplifiées sortant des 10 hp installés selon la mise en espace sonore.

Scène 1

*Texte pour 2 lectrices,
1 lecteur, 1 chœur à voix
parlées, 8 à 10 haut-
parleurs, avril 2011 / Pre-
mière : Festival Poésie en
arrosoir, Cernier Evologia
/ composition musicale :
Steve Buchanan / comé-
dien.ne.s : Justine Ruchat,
Naïma Arlaud, Laurent
Sandoz.*

voix 1 : La journée est moins ensoleillée qu'hier. Nous sommes dans l'actualité, les choses empirent. C'est toujours ainsi : quelque chose arrive et ne cesse d'arriver. Ce qui est une fois dans le monde, l'est pour toujours. Il est impossible d'effacer les traces. Rien ne s'en va, ni les mots, ni les souvenirs.

voix 2 : C'est arrivé, il y a 25 ans. Il faut x années innombrables pour que le terrain autour soit réutilisable.

voix 3 : Le plutonium 239 perd la moitié de sa radioactivité seulement après 24110 ans. Nous arrivons au simple constat qu'il faut à peu près 350 générations de vie humaine avant que tout soit rétabli. Nous avons intérêt à envisager la longévité de la vie sur terre pour avoir l'impression de faire des choses utiles.

voix 1 : Encore faut-il se demander pour quelles raisons on ignore ce qu'il aurait mieux fallu éviter. Pour quelles raisons sommes-nous exposés aux conditions qui nous obligent de nous poser ce genre de questions. Des questions qui trouvent leur raison d'être dans la non-raison des gens, desquels on dit généralement qu'ils savent beaucoup de choses, comme construire des cloches pour protéger l'environnement contre la radioactivité des centrales endommagées.

voix 2 : Résumons : puisque les mots sont dans le monde, j'encours le risque d'avoir de la radioactivité dans ma bouche, d'être contaminé à force de parler, d'être contaminé par les mots radioactifs contenus dans le monde qui sont dans ma bouche et le fait que la radioactivité soit transmissible. Il faudrait donc cesser de parler. À la fin, on ne sait plus ce qui est bien et ce qu'il vaut mieux éviter.

voix 3 : Tu as raison. Plus nous parlons, plus nous nous exposons. Il faudrait en plus avoir des cloches individuelles pour nous protéger de la contamination, des cloches en verre avec des vases communicants pour absorber la fluidité verbale, pour main-

de l'instabilité

tenir l'équilibre au lieu de tomber dans l'instabilité ou dans le vide carrément.

voix 1 : Pourtant c'est du vide qu'émane le paradoxe du fromage à trous. Il nous mène droit au centre de la politique économique mondiale, bien qu'une histoire à trous n'ait aucun rapport avec l'histoire qui me préoccupe. Imagine le nombre d'histoires qui circulent dans le monde. Au fur et à mesure que le temps avance, les histoires se ressemblent et s'accumulent. Par ailleurs, ne serait-ce pas plus approprié de dire que le temps a passé, au lieu de dire qu'il avance ? Nos vies convergent vers un point qui se trouve en dehors du système linéaire, à côté de la ligne droite.

voix 2 : Tout est mesurable, prévisible. Depuis longtemps nous sommes capables de vaincre malheurs et maladies partout dans le monde. Chaque jour les sciences contribuent au progrès de l'humanité. Il est vrai qu'ici, les choses sont plus faciles qu'ailleurs, n'empêche: moi aussi, je dois faire des efforts pour contrer la disposition des hommes et des femmes à vouloir se vautrer au soleil. À en croire les résultats des dernières recherches comportementales, les femmes préfèrent aller dans les magasins et fréquentent davantage les opérettes que les films d'auteur par exemple. En somme, s'il n'y avait que des femmes dans le monde...

voix 3 (lui coupe la parole) : En l'occurrence, elles se font de plus en plus rares et surtout en Chine. Quant au progrès, il se comporte comme le paradoxe du fromage à trous. Plus il

y a d'améliorations, plus il y a de progrès, or: plus il y a de progrès, moins il y a d'améliorations partout, donc: plus il y a d'améliorations, moins il y a d'améliorations. Conclusion: le monde est un fromage à trous.

voix 1 : C'est par les trous que nous regardons l'infini. J'ai vu une éclipse totale de lune. Je ne ferme plus mes yeux, même pas pendant la nuit. Faire pénétrer en moi chaque seconde du monde extérieur, me confondre avec lui. Ma peau est devenue transparente à force de se frotter contre les montagnes sur son chemin.

voix 3 : Je vais donc prévoir les espaces vides, les instants de repos, les pauses entre les phrases et la respiration à la fin d'une unité de sens.

voix 1 : Tu vas mourir asphyxiée par l'impossibilité de reprendre ton souffle. C'est en vain que les phrases essaient de faire voir la raison.

voix 2 : Onze divisé par deux égale cinq virgule cinq. Cinq virgule cinq divisé par deux égale deux virgule soixante-quinze, soixante-quinze multiplié par deux égale cent cinquante. La somme des chiffres contenus dans ce nombre est égale à la moitié de huit plus deux ce qui fait six en vertu de l'ouverture syntaxique de la phrase, permettant ainsi de multiplier ce nombre par deux pour arriver au chiffre en ouverture de ladite phrase, à condition de soustraire le nombre de un au résultat qui

fut obtenu, sans pour autant ne jamais l'avoir nommé. De quel nombre s'agit-il ?

voix 3 : Pardon ?

voix 2 : Peux-tu me dire quel chiffre est égal à lui-même ?

voix 3 : Je crois que... J'avoue, cela m'est impossible.

voix 2 : Tous les entiers de 1 à 9 sont narcissiques. À partir de ce constat, comment est-ce possible de persister dans l'idée qu'il te soit impossible de me dire de quel chiffre il s'agit ?

voix 3 : Désolée, mais...

voix 2 : Quand même, fais un petit effort, ce n'est pas compliqué. Je suis même convaincu que tu vas le trouver.

voix 1 : Que veut-il que tu trouves ?

voix 3 : Je ne sais pas trop, à vrai dire, je ne vois pas où il veut en venir.

voix 1 (s'adressant à 2) : Puis-je vous aider ? Il me semble vous avoir déjà vu quelque part, serait-ce possible ?

voix 2 : On ne peut pas exclure que cela ait eu lieu.

voix 1 : Vous voulez donc dire que c'est possible ?

voix 2 : Oui, exactement. Je vois que vous comprenez vite, contrairement à votre amie.

voix 1 : Ne vous en faites pas, nous maîtrisons le contexte. Il est stable. Totally stable.

Scène 2

voix 3 : La journée est aussi ensoleillée que celle d'hier, avec quelques degrés en moins. Il n'y a toujours pas de pluie à l'horizon. Les bords des lacs sont desséchés. Nous passons d'un climat à l'autre. Sans cohésion, sans logique. On annonce la fonte des glaces. Déjà, les entreprises creusent des canalisations pour le transport de l'eau et sa privatisation. Au rythme où vont les choses, nous allons tous mourir assoiffés. Il est déjà minuit trente-cinq. (*Allume la radio, perturbations qui restent.*)

voix 1 : Chercher un arbre plutôt épais, m'écarter du chemin, baisser les pantalons et le slip, m'accroupir, mettre la main hauteur sexe et tirer les tissus en avant – ah, quel soulagement. Il y a des gestes que l'on ne décrit jamais, tellement

ils nous paraissent familiers et anodins. Comme tirer sur le fil pour retirer le tampon rouge de l'intérieur de son sexe, comme jeter le préservatif rempli de sperme ou comme verser du lait dans le café matinal que l'on boit à l'aube quand les oiseaux se réveillent.

voix 2 : Soit, n'en parlons plus. J'oublie la question. Il y a pourtant une chose que j'aimerais dire, tirer au clair. Il y a des choses que l'on ne peut pas dire sans penser que cela entraîne des conséquences.

voix 3 : Ton raisonnement est impeccable. Je dirais même : raisonnable. Oui, allons-y, tirons l'affaire au clair. De quoi s'agit-il ?

le persil journal heike fiedler le persil journal

voix 2 : Elle m'a insulté.

voix 3 : Elle ?

voix 2 : Oui.

voix 3 : Quand ?

voix 2 : Quelques instants auparavant. Juste un peu plus haut sur la page. C'est écrit, il ne s'agit pas d'un malentendu.

voix 1 : C'est délirant. Je n'ai prononcé aucune insulte.

voix 2 : Je ne t'ai pas demandé ton avis, d'abord.

voix 3 : Ce n'est pas une question d'avis, il me semble. Tu l'accuses de t'avoir insulté.

voix 2 : Elle m'a traité de vache.

voix 1 : Comment ?

voix 2 : Tu as dit que j'étais totalement stable.

voix 3 : Tu exagères. Elle a parlé d'une situation. Or, tu n'es pas une situation et tu vois des animaux là où il n'y en a pas.

voix 2 : Cela n'a pas d'importance dans les circonstances qui me préoccupent. Les analogies sont trop évidentes.

voix 1 : Quelles analogies ? Je ne te comprends pas.

voix 2 : Cela ne m'étonne pas de toi. Tu l'as dit, un point c'est tout.

voix 1 : Je ne l'ai pas dit.

voix 2 : Oui, tu l'as dit, c'est prouvé, démontré.

voix 3 : Et comment tu le sais ?

voix 2 : Je l'ai entendu.

voix 1 : Je n'ai rien dit, enfin, je n'ai pas dit ce que tu dis avoir entendu, si c'est le mot que tu as prononcé juste avant.

voix 2 : Ça ne fait rien.

voix 3 : Comment as-tu pu entendre quelque chose qu'elle n'a pas dit ?

voix 2 : Dis-le encore une fois.

voix 1 : Quoi ?

voix 2 : Le mot en anglais.

voix 1 : Ah, celui-là. Mais c'est un mot complètement innocent.

voix 3 : Alors dis-le.

voix 1 : Totally.

voix 2 : Non, c'était l'autre.

voix 1 : Je...

voix 3 : C'était lequel ?

voix 1 : Je... Je ne sais pas. Ça doit donc être... stable.

voix 2 : Il y avait un accent.

voix 1 : Quel accent ?

voix 2 : (*se tourne vers la voix 3*) Maintenant, tu l'as entendu. Elle l'a dit.

voix 3 : Et alors, je ne vois pas le rapport, pas du tout.

voix 2 : Le rapport entre quoi.

voix 3 : Entre le mot et toi.

voix 2 : Ainsi, vous niez l'évidence. Encore faut-il croire que je l'aurais inventé.

voix 1 : Quoi au juste.

voix 2 : Ce que tu as dit.

voix 1 : Quand ?

voix 3 : Avant.

voix 1 : Je vois : si on trace les bords d'un cercle sans se préoccuper de l'épaisseur, il arrive que les contours se perdent dans le néant et l'on est obligé de suivre des pistes qui ne mènent nulle part.

voix 2 : J'objecte. Ce n'est pas ce que j'ai dit.

voix 3 : Objection rejetée. Il ne s'agit pas de savoir ce que toi, tu as dit, mais elle. De toute manière, il n'est plus nécessaire d'insister, étant donné que l'argument avancé par l'inculpée est tout à fait justifié. Aussi, l'heure est trop avancée pour continuer.

voix 1 : Merci d'y penser. J'ai mal au dos à force de rester courbée sous la voûte. J'aime bien cette grotte et l'odeur de l'humidité un peu moisie ne me dérange pas outre mesure, mais cette position peu confortable commence véritablement

à me gêner, tout comme l'accumulation des énoncés hors sujet qui dépassent ma capacité d'endurance.

voix 3 : Qui nous a emmenés dans une situation pareille, alors que nous étions simplement en train d'échanger nos avis et d'analyser les événements récents de notre quotidien ?

voix 2 (réponse précipitée) : C'est elle qui a provoqué cette situation incongrue.

voix 1 : J'aimerais beaucoup abandonner la structure discursive. Nous tournons en boucle comme des vaches aux printemps. Rien n'avance plus, même pas le temps. Les montres se sont arrêtées, l'eau stagne.

voix 2 : respire, comme pour commencer une phrase.

voix 3 (lui coupe la parole) : Cela pourrait durer des heures. J'ai chaud et soif. Partons.

voix 2 : Je refuse d'aller plus loin.

voix 1 : Tant que nous refusons les différences, nous n'irons nulle part.

Scène 3

(Elle tient un mètre dans les mains, les bras sont levés au-dessus de la tête. Le fait glisser avec la main gauche vers la gauche, comme pour mesurer l'air devant elle.)

voix 1 : Je compte les kilomètres entre ici et demain. C'est comme faire le tour du monde. Je ne sais plus où j'ai posé l'autre mètre, il ne me reste que celui-ci et il n'est vraiment pas pratique.

voix 3 : Que fais-tu ?

voix 1 : Je prends des mesures. Je mesure le temps à l'instar de la parole, à l'instar des espaces entre les mots, à l'instar de nos pensées invisibles, les microsecondes durant lesquelles se jouent nos décisions, celles qui précèdent les mots que tu prononces, la simultanéité entre le regard et l'aperçu... J'ai envie de t'embrasser. Je n'y arriverai jamais, tu es trop loin.

le persil journal heike fiedler le persil journal

voix 3 : Les arbres, as-tu vu les arbres en fleur ? Et l'eau de la rivière ? Elle reflète le jaune des champs de colza.

voix 1 : Sentir l'odeur des rocs chauffés par le soleil. Les criquets strident dans l'herbe fraîche tout juste sortie de l'hiver. Un brin d'herbe ne bouge pas comme les autres dans la brise légère du vent. Il tourne autour de lui-même, comme la manivelle rouge pour fermer le robinet d'eau chaude dans la chaudière.

voix 3 : Tout cela n'explique pas tes mesures.

voix 1 : Je ne suis pas moi en tant que moi. Par exemple toi : quand tu pars, tu te perds par rapport à l'écho des sons que nous produisons. Pour ne pas te perdre, il suffit d'écouter. Écouter toujours, même avec les yeux, et surtout ! Voir tendre, voir et entendre, comme : prête-moi tes yeux pour sentir ton corps contre le mien.

voix 3 : Ceci est une phrase à deux cents caractères, contenant seulement dix fois le o, contre treize fois la voyelle a, sans parler du e qui y figure vingt-trois fois ; à ce rythme, zut, nous n'avancions pas.

voix 1 : Je ne vais pas te contredire, ni réclamer le contraire. Le contraire se compte en unités de deux et aucun des chiffres mentionnés jusqu'ici n'y fait allusion. Dans un environnement où le consensus est basé sur des oppositions, ce n'est pas très agréable. Quant à la voyelle a, c'est comme avec le t, enfin, presque. En tout cas, le t exprime le temps et ce n'est pas anodin. Imagine que le sable se mette en mouvement et commence à nous engloutir.

voix 2 : Où veux-tu en venir, au juste ?

voix 3 (dire, ayant la mélodie en tête) : aller vouloir, pouvoir venir – devoir. pouvoir aller, vouloir – venir. advenir pour voir, devoir – aller, vouloir aller – hors devoir. je veux pouvoir devoir – finir, finir de devenir pouvoir. vouloir dire venir tu vas – tu vas devoir aller pour dire – dire venir vouloir finir. (Répéter la mélodie en la fredonnant.)

voix 1 : « Instruments des ténèbres » ou « Störfall », l'un ou l'autre, aller ici, aller là, faire ceci, faire cela, parler ou écrire,

regarder ou écouter, la musique ou l'ordinateur. Confondre le est avec and, und et avec is, ou qui préfère quoi : il ou elle ? Gertrude préfère les roses.

voix 3 : Se tenir au milieu d'un espace plat, s'exposer à l'interactivité et aux éléments qui composent la journée à venir, agir sur le monde. Processing ou mensa sonora : les notes s'échappent et m'emportent avec elles. Track circle to new destination! set! stroke x, y radius! number #FC122D ! Painting and composing.

voix 1 : Rester modulable. J'écoute la *batallia* en do majeur et je me souviens du mot que j'ai cherché durant la nuit.

voix 3 : C'était donc toi qui as fait tout ce vacarme.

voix 1 : Hiatus, ouverture. Travailler l'ouverture. Dans quel lieu me suis-je égarée ? Vingt-huit fenêtres qui ne sont pas des fenêtres et trois couloirs qui ne sont pas des couloirs. Comment ne pas vouloir y rester.

voix 2 : Où l'as-tu trouvé ?

voix 1 : Dans la nuit, à la nuit sortante, plus précisément. Vous voyez ce que je veux dire.

voix 3 : Tu as trouvé le mot pendant que j'agrandissais le contour du cercle en dièse. Next destination, nX-X, 40 herz nano fréquence du silence.

voix 3 : Du silence ?

voix 1 : Veuillez me suivre.

voix 2 : Suivons les lignes tracées au sol.

(à partir d'ici, pour l'instant des bribes de phrases, absence de distribution de rôles, les voix se mélangent, personne ne sait qui va prendre la parole, parfois tous en même temps, hésitations. ne pas répéter ce passage, ni faire des distributions à l'interne, au mieux ne jamais répéter ce passage.)

und somit wäre es doch eigentlich logisch

processing script song

et entre deux, les mots et les choses

il faut placer l'opus quelque part

sans revenir en arrière

ceci n'est pas un manifeste

je ne suis pas un arbre

comment as-tu trouvé le mot dans le noir

c'était dans le silence

partition. je compose la partition à partir des objets posés sur la table

pourquoi n'avons-nous plus de voix

des un deux trois, deus ex machina

c'est ici qu'intervient le rayon du soleil couchant

Scène 4

voix 1 : Je les vois !

voix 3 : Là-bas !

voix 2 : Je ne vois rien.

voix 1 : Là, dans la maison !

voix 3 (hésitante) : Ce n'est pas une maison, c'est une ruine.

voix 2 : Ce n'est pas une ruine, c'est un terrain, un terrain vague.

(idem : à partir d'ici, pour un petit instant, absence de distribution de rôles, les voix se mélangent, personne ne sait qui va prendre la parole, parfois tous en même temps...)

vous voyez

oui, maintenant, je vois

ils scrutent les environs

embrasse-moi

ils détectent

te rappelles-tu de l'heure exacte à laquelle tu as retrouvé le mot

qu'est-ce qui était écrit dans le manifeste

n'oublie pas le contexte, le contexte est toujours important

ils ont trouvé quelque chose, on dirait

le manifeste

une femme, un arbre ou une vache seraient-ce des éléments concrets sur une toile

ce n'est pas vrai

oui, c'est vrai

incroyable

ils cherchent toujours

>>>>>

Scène 5

voix 1 : Treize mille huit cent quatre-vingt-huit caractères sans espaces. Je suis assise sur la commodité circonstancielle, le tout susceptible de basculer d'un moment à l'autre. Peu importe: tant que nous voyons des engins futuristes défiler dans le paysage, nous ne sommes à l'abri de rien.

voix 3 : C'est justement là que se trouve le problème: tu ne vis pas avec ton temps, tu es à côté de la plaque, pour ainsi dire.

voix 1 : C'est quand même pas croyable.

voix 3 : Tant que nous ne savons pas de quoi il s'agit exactement, nous...

voix 1 : Tu sais que nous le savons. Nous savons exactement pourquoi ils sont là-bas et pourquoi nous ne pouvons pas y aller.

voix 3 : Je ne le sais pas. Serait-ce en rapport avec le manifeste ? Avec une nature morte ? Avec un stall. install. procède, accepte, restart ?

voix 2 : Merci d'avoir touché l'essentiel, de venir au centre de nos préoccupations.

voix 1 : Entre la fin de ta phrase et ma réplique se situe la distance que parcourent les insectes à la recherche de quelques miettes de sens perdu sur les routes qui mènent vers les zones contaminées.

voix 3 : C'est bien poétique, mais nous avons oublié d'annoncer le moment crucial.

voix 2 : Ils se sont arrêtés.

voix 1 : Nous pouvons donc y aller.

voix 2 : Je préfère rester.

voix 1 : Restez alors, j'y vais. Quand vous remarquez quelque chose de suspect, insérez un saut à la ligne. Quand vous ne remarquez rien, actionnez le bouton côté gauche du clavier en maintenant la souris enfoncée sur le lien entre les points divergents.

Scène 6

voix 3 : Il ne reste plus qu'à entreprendre des recherches à l'infini. La vois-tu?

voix 2 : Attention au verglas. La température a sensiblement baissé.

voix 2 : On dirait qu'elle avance sans jamais s'approcher.

voix 3 : Je perds mon souffle. À cette vitesse, les mots vont devenir inaudibles.

voix 3 : C'est peut-être une illusion d'optique.

voix 1 (les deux autres l'ont rejointe entre-temps) : Nous avançons à grands pas vers la fin, sans a, sans souffle, sans raison. Nous sommes en plein milieu de rien.

voix 2 : Une hallucination.

voix 1 (de loin) : Le sol est entrouvert. Il n'est pas facile d'avancer. Je risque de me perdre, je n'ai pas envie de marcher seule vers l'inconnu.

voix 3 : C'est au centre du milieu que les sons se perdent. Nos rêves sont des contours du possible hors centre, hors cible, les bords des contours du passé.

voix 3 : Je n'entends plus rien.

voix 2 : Retournons ! Il reste encore assez de temps. Nous venons tout juste d'éviter l'affrontement.

voix 2 : C'est étrange.

voix 1 : Ils sont définitivement partis. Je m'installe ici. Je ne bougerai plus.

voix 3 : Il y a quelqu'un ? Hallo !

voix 2 : Il faudrait courir pour la rattraper. Sinon, tout était pour rien.

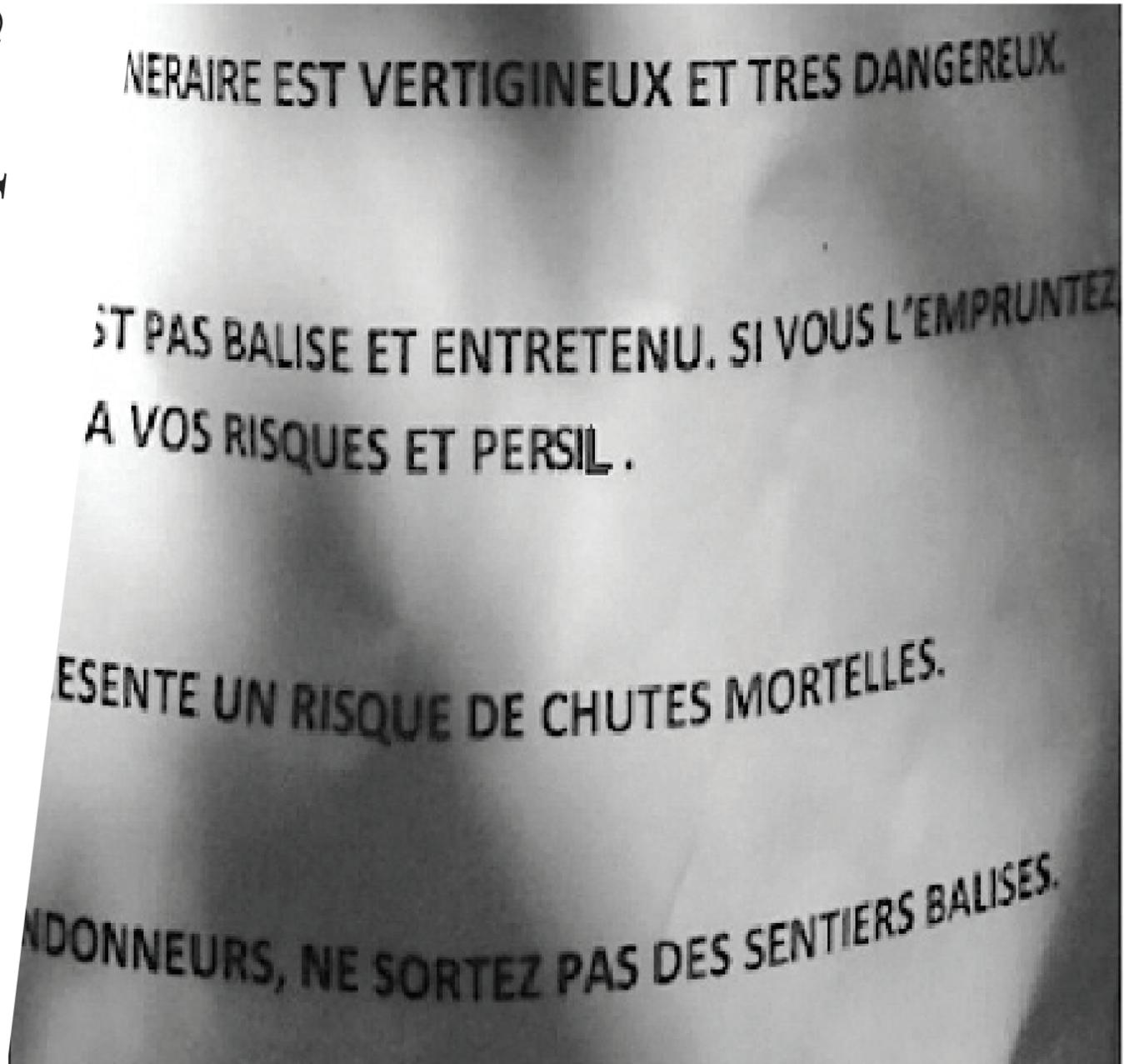
voix 3 : Plongé.e.s dans l'intemporalité, nous avançons dans l'espace en bordure de l'absence du milieu.

voix 3 : Nous l'avons perdue de vue. Il faut courir plus vite.

fin

Wer
Anna
sagt, muss
Bauch
Blume
sagen.

À mes risques et périls



Heike Fiedler

Auteure, poétesse, performeuse. Née en 1963. Jeunesse à Düsseldorf en Allemagne, premiers textes dans un journal d'étudiants. Habite à Genève depuis 1986 environ. Licence à l'Université de Genève. Premières publications en langue française dans le journal d'étudiants *Courants*. Depuis 2000, publications régulières dans des revues et des anthologies, participation à des festivals de poésie. Travaille à la cohabitation de différentes langues dans son écriture. Plusieurs lectures de ses nouvelles à La Galerie, à Genève. Expositions collectives, installations de « livres à ciel ouvert » sur volets, interventions dans l'espace public. En tant que poétesse du son et du *spoken word*, se produit également dans des festivals de musique et collabore avec des musicien.ne.s de la scène de l'improvisation (Marie Schwab, Steve Buchanan, Paed Conca, Insub Meta Orchestra...). Co-fondatrice, avec Vincent Barras et Alain Berset, de l'association « Roaratorio ». Fonde le trio de poésie sonore improvisée « Pas lundi » avec Alexa Montani et Marina Salzmänn. Participe en 2011, aux côtés d'Eugène et de Guy Krneta, à une recherche sur les auteur.e.s se produisant sur scène. Performe avec laptop, papier, projections et rouleaux de papier calque. Bourse « artiste +35 » (Fmac, Genève) pour ses projets de texte « hors livre ». Conception et réalisation de projets interdisciplinaires (La Bâtie ; festival Poésie en arrosoir). Quelques résidences d'écriture (Fondation Ledig-Rowohlt, L'Arc Romainmôtier, Bieler Gespräche). Auteure du livre *Langues de meehr* (édition spoken script 5, 2010). Actuellement, Heike Fiedler travaille sur un projet de roman (<http://chlitterature.ch/heike-fiedler>). Dernière parution : *R*, recueil de poésie, par Isabelle Sbrissa et Heike Fiedler, Editions Disdill, 2013. En automne sortira son deuxième livre, édition spoken script...

Les textes publiés dans *le persil* sont tous inédits, à l'exception de « "a" – le paradoxe de l'instabilité » (mis en scène). Ont été écrits spécialement pour *le persil* : « Ceci est une phrase a o e », « Ce que nous avons toujours voulu savoir », « Discours » et « À mes risques et périls ».

www.realtimepoem.com

le persil journal, numéros 68-69, juin 2013

Réalisation : Heike Fiedler

Avec le concours de Marius Daniel Popescu et de l'Association des Amis du journal *le persil*

Mise en page : Daniel Vuataz

Les auteurs gardent tous leurs droits sur les textes et les images

© pour le journal *le persil*

Marius Daniel Popescu

Avenue de Floréal 16

1008 Prilly, Suisse

Tél : +41 21 626 1879

Email : mdpecrivain@yahoo.fr

Abonnement, 12 numéros : CHF 55.-

Compte postal : 17-661787-4

Association des Amis du journal *le persil*

Président : Daniel Rothenbühler

Vice-président : Louis-Philippe Ruffy

Secrétaire : Daniel Vuataz

Caissier : Daniel Kamponis

Resp. sponsors : Béatrice Lovis

Email : lepersil@hotmail.com

Compte postal : 17-743406-0

Ce numéro double a été publié avec l'aide

de **Pro helvetia** – fondation suisse pour la culture, du **Canton de Vaud**,

de **La loterie romande**, du **Pour-cent culturel Migros**

de **Sandoz** – Fondation de famille et de la **Fondation Jan Michalski**

Imprimé en Roumanie par S. C. Tipotex S. A. Tirage : 1000 exemplaires